

voit dans les fermes, puis encore les reptiles et les insectes qui s'y rencontrent. Drasche a reconnu la constitution géologique de la Sierra. Boissier et Wilkomm ont vulgarisé la flore des vallées et des sommets.

Pourquoi les poètes et les littérateurs ont-ils dédaigné la Sierra? Si Pedro Alarcon l'avait parcourue et popularisée en un récit de voyage, comme il a fait de l'Alpujarra; si Zorrilla l'avait chantée dans ses vers, la foule se serait empressée à la visiter. Car, pour faire connaître les choses en leur réalité, rien ne remplace le manteau séduisant dont les drapent tout d'abord le poète et l'artiste. Un écrivain de valeur monta un jour jusqu'à la cime du Mulhacen et s'en retourna de là à Almeria, s'imaginant avoir visité la Sierra: il n'en avait vu que le portique. Mais la Sierra n'est pas une coquette qui offre ses faveurs à tout venant; ce n'est pas au simple curieux, c'est à l'amoureux qu'elle révèle sa beauté.

Le *Cercle artistique* renferme tous les éléments nécessaires pour rendre populaire la visite à la Sierra. Les savants, les excursionnistes croyants ne font pas défaut, non plus que les peintres de talent et les littérateurs qui écrivent le castillan le plus châtié, mieux que nos plus doctes académiciens. Dès lors, que manque-t-il pour que la Sierra devienne un lieu d'attraction, un point de ralliement¹?

Dans le discours que Hurtado de Mendoza prête à Fernando de Valor, au début de l'insurrection dont il fut le chef, voici ce qu'il lui fait dire de la Sierra: « Apres montagnes, vallées en abîmes, cimes pointant au ciel, sentiers étroits, ravins et précipices sans issues. » La synthèse est belle et faite de main de maître. Essayez de la traduire en détail, et vous arriverez à cette conviction que la Sierra-Nevada est à toutes les montagnes ce que Grenade est à toutes les contrées: l'œuvre unique, à laquelle on peut appliquer ce vers de l'Arioste:

Natura il fece e poi ruppe la stampa.

Dieu fit le chef-d'œuvre, et puis brisa le moule.

1. Le Cercle artistique de Grenade, récemment créé, a déjà été bienfaisant pour la contrée. Le dessin et la peinture y sont cultivés par des artistes nouveaux et remplis de talent. Le bulletin qu'il publie donne les résultats obtenus. Une section s'occupe d'excursions et étudie l'archéologie de la capitale et des alentours, des conférences sur des sujets artistiques y sont faites fréquemment. C'est dans ces conférences que MM. Eguilaz et Simonet ont entrepris une campagne pour démontrer que l'hégémonie scientifique et artistique de l'Andalousie durant la domination vint des Hispano-Latins et non des Arabes. Les lecteurs de la *Nouvelle Revue Internationale* ont lu avec avec l'intérêt qu'elle mérite la belle étude de M. Eguilaz sur les peintures de l'Alhambra.

II

Nous avons précédemment jeté un coup d'œil général sur la Sierra-Nevada; nous en avons vu, à vol d'oiseau, les quartiers habités, les forêts, les prairies, les cours d'eau, les lignes de démarcation, les diverses zones de végétation et la constitution géologique. Notre objet est, maintenant, d'en parcourir les pentes et d'en gravir les sommets. Pour accomplir cette ascension, il n'est pas douteux que plus d'une voie s'offrirait à nous : qu'il nous suffise de prendre celle que j'ai suivie lors de mon excursion, la route de Trevelez, par où l'on gagne plus facilement le Mulhacen ¹.

Tout chemin mène à Rome, et beaucoup de chemins mènent à Trevelez. De Grenade, pour y arriver, on compte 40 kilomètres en ligne directe. La géométrie, par malheur, est ennemie des voyages commodes, et la preuve, c'est que sur cette ligne directe se trouve le Mont de Veleta, qui est le plus élevé de la Sierra et dont les flancs sont presque toujours couverts de neige. A peine en sont-ils dégarnis, chaque année, durant quelques semaines. Les piétons peuvent alors contourner cette montagne et se rendre à Grenade en sept ou huit heures; mais ils y sont plus d'une fois surpris par la tourmente, enveloppés et ensevelis par les tourbillons de la neige subitement reparue. Dieu me garde d'envoyer par là mes lecteurs, même en imagination! Je préfère leur faire suivre en voiture la route de Lanjaron jusqu'à Orgiva. Au sortir de Lanjaron, traversons la rivière, gravissons la pente opposée, et, comme il se fait déjà tard, arrêtons-nous au Visillo; enfin, d'ici, jetons un regard sur ce charmant vallon aux aspects variés, — premier paysage remarquable et vraiment digne d'attention de tous ceux que va nous offrir la Sierra.

A quelque distance, de l'autre côté de la rivière et dominant son cours à une assez belle hauteur, nous apparaissent, bien alignées, les blanches maisons de Lanjaron, émergeant d'un bosquet d'arbres fruitiers dont le feuillage présente les nuances les plus diverses. Autour du bosquet s'étalent, en tapis jaune, rouge et vert, d'épais vignobles déjà brûlés du soleil dont la grappe n'attend plus que le vendangeur ². Sur la droite, ce sont des pentes aux terrains mouvants, qui se déploient en amphithéâtre bien

1. Il est des excursions très intéressantes à faire, et demandant peu de temps.

Par exemple, on peut arriver de Grenade au *Picacho de Veleta* par le chemin que prennent les *neveros* (marchands de glace) et en revenir dans les 24 heures.

Le seul moment favorable à ces excursions est du 20 juillet au 1^{er} septembre. En passant par Dilar, on peut, également en peu d'heures, arriver au col de Veleta d'où la vue est presque aussi belle que du Picacho.

2. Le phylloxera a ruiné cette partie de la contrée.

abrité, et l'on y voit s'étager des bois d'orangers, d'oliviers et de châtaigniers. On croirait vraiment que toutes les saisons et tous les climats se sont donné rendez-vous dans ce coin délicieux du pays grenadin, depuis le pied des montagnes sur ce terrain chaud que réclame l'oranger, jusqu'aux neiges dont se couronne le Mont du Caballo. Et le Caballo nous fait l'effet d'un vieillard réchauffant ses pieds au bon soleil qui caresse la pittoresque et riante vallée de Lecrin.

Au sud-ouest se dresse la Sierra-Almijara, dont les pics sourcilleux se profilent en crête et dont les flancs sont recouverts d'une belle végétation; à gauche, nous voyons la Sierra de Lujar, aux cimes blanches et effritées par l'émiettement des roches. La Sierra-Almijara est peuplée, celle de Lujar déserte et sombre; par une échappée, entre les deux massifs, nous apparaît la mer, teintée d'azur. Au soleil couchant, le coup d'œil est splendide autant que rare: en haut, des nappes de neige avec des reflets de pourpre, de saphir et d'améthyste se jouant sur les croupes des deux sierras, si variées d'aspect, de forme et de caractère; vers le milieu, l'ombre envahissant les abrupts ravins, et, tout au fond, le *Paraiso* de Grenade, gagné déjà par les ténèbres. Pressons le pas et poussons jusqu'à Orgiva, où nous passerons la nuit.

Le lendemain, nous allons gravir la pente jusqu'à Cádiz, et cheminer de là le long des flancs de la montagne, entre des parois d'ardoises triasiques et calcaires s'élevant à 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous avons laissé bien loin derrière nous les cultures d'Orgiva et leurs oliviers séculaires, plus productifs que ceux de Jaen et de Cordoue; nous avons dépassé également Bayacas et Caratúnas. Poursuivons maintenant, par Soportújar, jusqu'à la Venta del Aire, qui domine l'agréable vallée du Porquéira et ses trois villages qui sont: Pampanéira, Bubion et Capiléira. Ces villages enchâssent leurs champs cultivés dans une enceinte de forêts. La beauté du paysage naît ici du contraste formé d'un côté par les moissons, et de l'autre par les sommets escarpés de la Sierra, car le point de transition est en cet endroit; dans le bas, la montagne se bifurque.

En face du premier des villages que nous venons de nommer, nous traversons la rivière, en suivant le pont qui touche au moulin. Là, c'est un véritable vallon des Alpes qui vient s'offrir à nos yeux, ou, mieux encore, un tableau qu'on dirait *fait de chic*, d'où la réalité semble absente, et qu'un peintre idéaliste se serait plu à composer de toutes pièces.

Hâtons notre marche, franchissons la ligne de séparation, et tout aussitôt un changement à vue se produit: entre deux amas d'ardoise broyée et quasi pulvérisée, un ravin nous apparaît, rougeâtre et désolé. Pas un arbre, pas un buisson, pas un arbuste, pas une maison sur ses bords, et, au fond de la gorge, pas une goutte d'eau. C'est le *Ravin du sang*. Ne

voyez-vous pas se dresser devant vous les soldats du marquis de Los Vélez et les hordes d'Aben-Humeya? La bataille est engagée, et elle va se poursuivre jusqu'à extermination. Ici, aucune végétation. On dirait que le sang fraternel s'est figé sur ces pentes de sinistre aspect, et qu'il y a desséché à jamais les sources de la vie. Le paysage en demeure marqué d'un stigmatte indélébile.

Un échelon encore à franchir, et nous tombons à Pitres. Nous voici maintenant dans le bassin du Trevelez. En aval, les rives de ce cours d'eau se dérobent sous d'épais ombrages; ici, au contraire, à la hauteur de Pitres, de Pórtugos, de Busquistar et de Ferreirola, elles sont à découvert, et leur aspect n'est pas sans analogie avec celui de la vallée de Porquéira que nous venons de quitter. Deux heures de marche nous séparent à peine de Trevelez. Par la rive droite, nous pénétrons ensuite dans cette sinueuse vallée que ses versants abrupts et couverts d'yeuses nous rendent plus sombre à mesure que nous avançons. Bientôt le bocage devient forêt, et forêt aussi sombre que celle dont a parlé Dante :

*... selva selvaggia, ed aspra e forte,
Che nel pensier rinnova la paura.*

Lorsque, pour la première fois, je me rendis à Trevelez, en suivant la rive droite, je me sentis pris de compassion pour les piétons qui, partis de Cástaras, de Bérechules ou de Jubilez, prenaient par les sommets très élevés qui commandent la rive gauche, pour gagner ledit village de Trevelez. En revanche, l'été dernier, quand je dominaï la vallée, du haut du col de Jubilez, il me semblait impossible que j'eusse pu arriver sain et sauf à Trevelez par la rive opposée. L'explication en est simple pourtant : c'est que, vues de loin, les pentes s'exagèrent à nos yeux, aussi bien que l'idée du danger qu'elles comportent, et il en est de ceci comme des événements et des figures du passé, qui nous apparaissent amplifiés et grossis, quand nous tournons le dos à l'histoire.

Entre tous les spectacles qui méritent le mieux de demeurer gravés dans le souvenir, il faut citer ce tableau de la Sierra, vu du haut du col de Jubilez. En bas, à quatre cents mètres de profondeur, fuit et s'élance la rivière, en cascades écumantes; elle attire le regard et donne le vertige de l'abîme. Au nord-est, se déroule toute une zone de neige, majestueuse et imposante, la plus considérable que puisse nous offrir la Sierra, — vaste linceul immaculé qui s'étend du sommet du Caballo jusqu'au Picacho de Veleta, au Mulhacen et à l'Alcazaba, voilant aussi, dans l'intervalle, les cimes des Machos et des Tejos-Altos. Or, ce linceul est strié de cannelures, par où s'écoulent les premiers filets d'eau qui vont converger en affluents vers le Porquéira, en sorte que, d'un seul et même

point, on peut suivre de l'œil tout le cours de ce torrent, depuis ses premiers flots jusqu'à son embouchure dans le Trevezel.

Comme contraste à cet effet de neige, considérez maintenant, au midi, la longue escarpe de la Contraviesa (depuis la colline de Murtas jusqu'à la Sierra de Lujar). Profondément sillonnée de ravins, elle est couverte de vignobles, de la base au sommet; à ses pieds, la vallée qu'elle protège est parsemée, comme d'autant de perles, de fermes et de maisonnettes blanches. Une route serpente au bas de la Contraviesa : c'est celle qui monte d'Orgiva au Haza del Lino. Enfin, tout au loin, par delà la découpure argentée de la crête, c'est la mer elle-même que nous voyons, la mer, dont l'azur semble émerger des brouillards, s'élançant et vouloir se confondre avec l'azur du ciel.

Ce panorama est un des plus beaux de la Sierra.

Pressons maintenant l'allure, traversons la rivière : nous arrivons à Trevezel. Ici, la rive gauche se dresse en muraille des plus abruptes, coupée d'aspérités tellement aiguës, que les animaux les plus agiles de ces montagnes peuvent à peine y poser le pied; on en a vu plus d'un rouler de là dans l'abîme. Le torrent se précipite dans cet entonnoir, en cataracte mugissante. La rive droite est, certes, bien escarpée aussi; l'inclinaison est moindre cependant de ce côté que de l'autre, si bien que l'habitant peut, du moins, se pencher sur le bord, sinon y prendre pied solidement. Mais il lui faut descendre, pour cela, toute une série de degrés qui, des plus hautes maisons du village jusqu'au torrent, mesure cent cinquante mètres. Ajoutons que les toitures de certaines maisons servent ici de piliers aux gradins intermédiaires; ces toitures sont plates, comme toutes celles de l'Alpujarra, et formées de lames d'ardoise et de *launa*¹. Trevezel, à coup sûr, est le bourg le plus haut perché de toute l'Espagne; son horizon n'en est pas moins très limité, en raison des sinuosités de la vallée et de l'escarpement des pentes qui l'entourent. On pourrait croire que la tristesse du site se communique ici au caractère des gens : il n'en est rien; les naturels de ce pays sont affables, hospitaliers et très portés à se divertir. Et s'il m'était permis d'introduire une note gaie dans cette étude, je pourrais raconter, à ce propos, combien le guide qui m'accompagnait avait hâte de s'en retourner chez lui pour prendre part à une fête du voisinage et y jouer le premier rôle du drame de *Don Juan Tenorio*. N'allez pas croire, surtout, que pour lui donner la réplique, les belles actrices fissent défaut dans l'endroit; elles y ont même des yeux à enflammer le cœur du plus galant chevalier. Dois-je encore faire part au lecteur d'une confidence de mon guide? Il m'assura que, dans une pièce où figuraient des Maures et des chrétiens, il avait joué antérieurement un rôle de roi, et dans un costume qui n'avait

1. Poussière des schistes calcaires du pays, formant un enduit imperméable.

rien de banal : bottes à l'écuycère, redingote, écharpe en sautoir et couronne de laiton.

Nous couchons à Trevezel, d'où nous partons le lendemain pour l'ascension projetée.

Comme le Mulhacen est peu éloigné de notre gîte d'étape, nous n'avons pas à nous lever de bonne heure. Partis à 8 heures du matin, nous montons vers le Nord-Ouest, en prenant par la droite. A 2,000 mètres d'altitude, on rencontre un canal d'irrigation servant à la culture des seigles; c'est le plus élevé de la région. On ne voit plus d'arbres, si ce n'est dans le bas. Nous retrouvons à cet endroit les champs de seigle dont j'ai parlé précédemment.

A 2,200 mètres, nous sommes au niveau des sources. C'est ici qu'il nous faut déjeuner, pour éviter de ressentir *le mal des montagnes*. A 2,400 mètres, sur un espace qui ne voit point le soleil, nous foulons une première couche de neige, dont la blancheur éclatante tranche sur le fond noir de l'ardoise. Encore quelques efforts, et, avant qu'il soit une heure, nous arriverons aux plateaux de Mulhacen, malgré la perte de temps occasionnée par le déjeuner. La crête qui descend des sommets se développe ici en pente assez douce, et forme en se prolongeant la ligne de partage des eaux jusqu'à Pitres. Un vaste glacis y sert de route carrossable; le pavé en est même très ferme et se compose de résidus d'ardoise décomposée par l'énorme pression qu'a dû subir la Sierra, à l'époque des convulsions volcaniques. Par cette voie, on a pu faire monter des charrettes jusqu'au Mulhacen, avec des charges de 500 kilogrammes : nous verrons bientôt dans quel objet.

Il n'est pas encore deux heures, et nous voici au Mulhacen, sur la tête du géant de l'Europe occidentale, c'est-à-dire à une altitude de 3,481 mètres, si les calculs sont exacts. La halte ici s'impose, et nous allons en profiter pour reconnaître la hauteur qui nous supporte. Ainsi que l'indiquent les photographies qu'on en a faites, le Mulhacen présente à son point culminant une assez large esplanade, au-dessus de laquelle se dresse, à trois ou quatre mètres plus haut, une petite plate-forme qui a servi d'observatoire pour certaine opération géodésique dont je parlerai plus tard. On avait établi, à cette occasion, plusieurs maisonnettes devant prêter un abri aux ingénieurs; il n'en subsiste plus guère que les soubassements.

La montagne offre des pentes douces sur tout son pourtour, et le pic en est accessible de tous côtés, sauf au nord-ouest, où il est tranché presque verticalement au-dessus d'un précipice qui peut mesurer un millier de mètres. C'est à ce point que se rattache la gorge qui doit devenir plus bas cette vallée du Génil dont j'ai parlé précédemment. Il y a là un abîme, que domine une muraille gigantesque, formée d'immenses blocs d'ardoise qu'on dirait avoir été superposés par la main des Titans luttant

contre les dieux. Auprès de ce mur de forteresse, la tour Eiffel semblerait un joujou.

C'est de ce côté que le Mulhacen donne la main au Picacho et à l'Alcazaba; c'est par là que s'épanchent les premières eaux de tous ces lacs qui donnent naissance à tant de torrents. Pour étudier l'orographie complète de la Sierra, l'observateur doit venir ici.

Le défaut de pression atmosphérique précipite notre respiration et les battements de notre pouls. Nous constatons que pour gravir la hauteur de trois ou quatre mètres qui sépare l'esplanade de l'observatoire, nous éprouvons autant de fatigue que si nous avions à monter à l'Alhambra depuis la Porte de Grenade.

Le nombre des mouvements respiratoires complets est ici de 28 à 35 par minute; les battements du pouls vont de 90 à 124, sans ombre de fièvre, d'ailleurs, et sans chaleur anormale de l'épiderme. L'explication du phénomène est toute simple. On sait que le baromètre marque 76 centimètres au niveau de la mer; au sommet du Mulhacen, il ne dépasse point 50 ou 51, d'où il résulte que la densité de l'air y diminue d'un tiers, et qu'à volume égal l'air perd ici un tiers de sa masse. Or, comme il faut que les poumons reçoivent, en un temps déterminé, une égale quantité d'oxygène pour la combustion, il est évident qu'ils doivent accélérer leurs mouvements d'inspiration, afin d'acquiescer cette égale quantité de fluide vital par le moyen d'un plus grand volume d'air. L'exactitude de mes déductions pourra être vérifiée par d'autres excursions, et je souhaiterais qu'il en fût ainsi. Pour une telle observation, la respiration et le pouls tiennent lieu de baromètre; l'appareil, on le voit, est d'un emploi aussi facile que peu coûteux¹.

Sur d'autres hauteurs, *le mal des montagnes* provoque des nausées et de véritables malaises. Au sommet du Mulhacen, il ne se manifeste que par l'essoufflement et par une sensation de fatigue à peine appréciable quand on est assis; si on se couche, l'oppression et la lassitude disparaissent. On peut observer aussi que l'essoufflement se produit avec plus d'intensité quand on est sur la neige que lorsqu'on s'en tient éloigné; personne n'a su donner de ce fait une explication satisfaisante².

Nous pouvons maintenant nous reposer et, tandis que le soleil se couche, donner au lecteur un aperçu de la grandiose opération géodésique dont ces hauteurs ont fourni le moyen.

1. Je crois que l'on arrivera à trouver une loi physiologique exacte. Par les chiffres que nous citons dans le *Journal de l'Excursion*, on constatera que le nombre d'inspirations est, chez la plupart de mes compagnons, en proportion inverse des nombres représentant les pressions barométriques.

La remarque est curieuse et vaut la peine d'être confirmée par d'autres excursions.

2. On suppose que la neige vicie l'air dans ses alentours. Je crois plutôt qu'on en trouverait l'explication dans des rapports hygrométriques.

Il serait facile de faire des expériences de ce genre auprès des glaciers et dans leurs environs.

Il est bien connu que, pour dresser la carte topographique d'un territoire de vaste étendue, il faut d'abord envelopper la surface donnée d'un immense réseau de triangles, dont chacun est ensuite divisé en une foule d'autres triangles de seconde et de troisième importance, dans le périmètre desquels seront relevés ultérieurement tous les accidents et détails du terrain. C'est ainsi qu'après une série d'opérations trigonométriques, on arrive à déterminer la mesure de tous les angles dont les divers triangles sont formés, et, cette mesure étant connue, il suffit d'établir une base unique pour en déduire, sauf erreur à peine appréciable, la dimension en longueur de chacun des côtés du réseau entier. La mesure de cette base est, par conséquent, le point qui nécessite le plus de soins. En Espagne, la base des Madridejos fut mesurée en 1858 par un jeune savant qui n'est autre qu'Ibanez, aujourd'hui général; et ce travail lui valut les premiers lauriers de sa renommée ¹.

Or, comme une opération du même genre avait été déjà exécutée en Algérie, on eut l'idée de mettre en relation les résultats de celle-ci et de celle qui s'était pratiquée en Espagne. Il s'agissait d'obtenir ainsi la détermination exacte et mathématique du quadrilatère qui unirait l'une et l'autre base, à savoir : celle de la côte espagnole et celle du littoral algérien.

On comprit, en 1868, que ce travail n'était pas impossible, si l'on parvenait à établir un rapport optique à 300 kilomètres de distance. On choisit, à cet effet, pour l'Espagne les deux sommets de Mulhacen et de Tetica (ce dernier dans la Sierra de Filabrès), et, pour l'Algérie, ceux de Tilhausen et de M'Sabia. En 1878, les observateurs s'établirent avec leurs réflecteurs solaires, aux quatre points désignés. Durant l'espace de deux mois, ils ne purent s'apercevoir les uns les autres qu'une seule fois, des sommets les plus éloignés : c'était assez pour démontrer qu'il serait possible de mener à bonne fin une opération aussi importante, pourvu toutefois qu'on adjoignit des signaux nocturnes aux signaux de jour. Alors, les deux commissions espagnole et française se mirent d'accord, et l'on installa sur chacun des quatre sommets des machines à vapeur d'une force de 5 à 6 chevaux, avec des régulateurs de lumière électrique et tous les autres appareils nécessaires. Des charrettes amenèrent ce matériel, non sans difficulté, jusqu'à Pitrès, mais aisément jusqu'à Mulhacen ². Vers la fin d'août, les appareils étaient montés et les observateurs purent

1. Quelques jours après que notre conférence eut eu lieu, la reine régente signait le décret nommant le général Ibanez marquis de Mulhacen.

2. Le chemin suivi par ces charrettes était des plus difficiles, car il n'y a pas de route tracée à partir de Velez de Benandalla. Il fallait quinze ou vingt fois traverser la rivière d'Orgiva. La plus grosse difficulté fut de passer un pont jeté sur la Poqueira. Ce pont primitif se trouve placé entre deux pentes très raides. Il fallut atteler avec des cordes soixante hommes pour alléger les bœufs dans les sinuosités de la montée et de la descente. Durant les travaux, la petite garnison du Mulhacen souffrit beaucoup du froid et des ravages de la dysenterie.

se mettre à la besogne, Dieu sait par quelle température : le thermomètre marquait 8, 10 et parfois jusqu'à 14 degrés au-dessous de zéro, et quant aux vents, ils atteignirent une vitesse de 127 kilomètres à l'heure. De jour, les signaux ne purent jamais être aperçus, mais par les nuits sereines, ils apparurent à l'œil nu avec un rayonnement égal à celui que répandent les étoiles de deuxième grandeur ; l'expérience fut même renouvelée une quinzaine de fois. Le succès en dépassait toutes les espérances, et les résultats obtenus avaient de quoi satisfaire le géodésien le plus exigeant ¹.

Un temps superbe favorisait décidément notre excursion. Nous étions prêts à subir une température de plusieurs degrés au-dessous de zéro ; elle se maintint, cette nuit-là, à 3 degrés au-dessus. Nous dormîmes assez mal, parce qu'étant nombreux, nous nous gênions les uns les autres.

A 3 heures 45 du matin, un trait de lumière à peine perceptible vint à poindre du côté du Levant. A 4 heures, la ligne vermeille gagnait en longueur et en largeur, et se dessinait très nettement. Nous apercevions, à ce moment, les hauteurs de Tetica dans la Sierra de Filabres, la masse du Jabalcon au milieu des plaines de Baza, et le promontoire du cap de Gata. Les rayons de l'aurore, répandus dans l'atmosphère brumeuse, et pourtant légère et limpide, s'en allaient frapper la surface de la mer pour s'y réfracter, dissipait peu à peu les ténèbres et annonçaient au monde la venue du soleil.

Les champs de neige des Plateaux de Mulhacen nous apparaissaient alors mêlés à une immense couche de nuées trainantes. Vu de cette hauteur et d'un point où il est rarement donné à l'homme de prendre pied, ce tableau donnait l'illusion d'un océan de glaces, au milieu duquel le Mulhacen nous faisait l'effet d'une banquise des mers polaires supportant un groupe de naufragés éperdus.

A 4 heures 45, le disque du soleil se dégage ; sa clarté déchire la nue ; ses contours se colorent de reflets chatoyants ; les vapeurs glacées qui l'entourent lui font une bordure de dentelle. Avec une majesté sublime, il monte insensiblement et se laisse contempler sans blesser nullement nos regards, comme s'il voulait nous payer de notre peine et sourire aux adorateurs du Dieu que révère l'humanité. Une brise a troublé le réseau mouvant qui l'entourne : il s'en échappe et s'élève, comme soutenu par des mains tremblantes et invisibles. A peine un instant, pour ne pas nous éblouir, s'est-il voilé d'une dernière buée ; mais bientôt, tailladant les brouillards, balayant les vapeurs, il s'élance, frappe les nuages qu'il a laissés bien loin derrière lui, les inonde de sa lumière et les fait étinceler comme un immense glacier. L'univers a retrouvé son allégresse, et nous

1. Les commissions française et espagnole ont publié un curieux volume donnant tous les détails de cette magnifique opération : *Fonctions géodésiques de l'Espagne et de l'Algérie*.

voions tout à coup se dérouler autour de nous, en un panorama grandiose et saisissant, les montagnes, les vallées et la plage lointaine avec ses criques et ses promontoires.

Nous avons maintenant à descendre pour gagner le Picacho, qui nous cachait une bonne partie de la plaine.

Dans les sécheresses, on peut passer du Mulhacen au Picacho en suivant l'étroite arête qui sépare les deux hauteurs et forme la ligne de partage des eaux entre les deux mers. Nous aurions pu, à la rigueur, cette année-ci, nous engager dans la voie que j'indique, mais je ne l'eusse pas permis : un accès de vertige est toujours à redouter le long du double précipice qui, de chaque côté, borde cette ligne en biseau, et j'en appréhendais le danger pour quelques-uns de mes compagnons. Nous décidâmes, en conséquence, de prendre un détour par les pentes qui donnent naissance au Poquéira, et nous dévalâmes à travers des décombres d'ardoise, en suivant la direction des divers lacs qui fournissent des affluents à cette dernière rivière. Nous redescendions ainsi au niveau où le mal des montagnes n'est pas encore sensible ; le thermomètre, à cette hauteur moindre, marquait 27 degrés au soleil, et l'eau que nous buvions accusait une température de 6 degrés.

Le bord d'un torrent nous servait ici de route. Ce torrent, dont le cours est des plus pittoresques, déverse ses eaux dans le Poquéira. On le voit, tantôt ramper sous d'épaisses voûtes de neige, et tantôt arroser au passage un gazon fleuri comme au printemps.

Après avoir déjeuné et pris quelque repos, nous traversâmes divers autre affluents de la rivière que je viens de nommer ; après quoi, nous dûmes franchir, non sans difficulté, un glacier fort abrupt, ce qui nous conduisit en face de ce mont de Veleta dont j'ai parlé plusieurs fois et par où l'on peut aboutir à Grenade, grâce au sentier direct que j'ai précédemment signalé. Comme une épaisse nappé de neige couvrait cette montagne, il ne fallait pas songer à escalader la position ; aussi prîmes-nous le parti de la tourner par le flanc, en suivant une saillie presque à pic, sur laquelle les neiges n'avaient pu s'arrêter. Un à un, nous enfilâmes le passage, péniblement, certes, sans danger réel toutefois et sans aucune frayeur. Nos bagages furent transportés à dos d'homme, et quant aux mulets, il fallut les retenir parfois avec des cordes, pour aider à leur passage.

Nous voici maintenant sur la ligne qui opère le partage des eaux entre les deux mers ; nous avons quitté le bassin du Poquéira ; c'est dans celui du Dilar que nous allons entrer.

Suivi de quelques-uns de mes compagnons, je monte jusqu'à cette crête qui partage les eaux, et, à la chute du jour, un panorama des plus étendus s'offre à nos regards. Nous avons déjà contemplé, par tableaux successifs, la silhouette lointaine des monts de Jaen, la Sierra des Fila-